

Extraits de *Seul au milieu de 128 nègres, Un planteur vaudois en Guyane hollandaise au temps de l'esclavage, Lettres à ses parents 1823-1835*
Marc Warnery

Extrait de la lettre du 14 août 1824

Un plantage à sucre à trois grandes lieues de Paramaribo

Vous désirez sans doute connaître Tout-lui-Faut. C'est un plantage à sucre situé à trois grandes lieues de Paramaribo, où l'on va en une petite heure par la forte marée. Il n'y a pas de jardins comme à Beekhuizen, seulement un potager qu'un vieux nègre entretient. La maison est petite, mais tout agréablement et commodément située, la sucrerie est à vingt-cinq pas de la rivière, et nos chambres à quelques pas de là, sur le chemin qui conduit à la maison, qui est éloignée de deux cents pas.

Depuis la maison, l'on va, par une charmante allée bordée d'arbres de tamarin, au bord de la Suriname, qui a une bonne demie lieue de large.

Vis-à-vis est Peperpot, plantage à café où est directeur M. Kuvel de Paris dont je vous ai déjà parlé, Meerzorg à sa gauche, la Liberté à sa droite, Heyland plus loin en haut et l'on aperçoit dans le lointain les premières maisons de Paramaribo, dont le reste est caché par un coude de la rivière. Ce coup d'œil est très agréable, et, si il y avait quelques montagnes et glaciers derrière, je croirais, le soir lorsque le soleil se couche, voir le lac de Neuchâtel depuis Grandson. Mais ces arbres immenses, toujours verts foncés, ne me permettent pas longtemps l'illusion.

Au lieu de mulets pour faire tourner les cylindres qui écrasent les cannes à sucre, c'est l'eau qui fait mouvoir une grande roue de quinze pieds de diamètre. Pour cela l'eau de la Suriname entre à la marée montante par une écluse dans une grande tranchée de trente pieds de large, et qui a bien une lieue de long, et qui correspond avec les deux tranchées de transport soit canaux, qui lui sont parallèles et qui servent à transporter les cannes au moulin. Lorsque l'eau a atteint sa dernière hauteur, l'on ferme l'écluse, et lorsqu'il y a une différence d'environ quatre pieds entre la hauteur de dedans et celle de dehors, on ouvre une porte et l'eau, ayant un très fort courant, fait tourner la grande roue avec beaucoup de vitesse. Cela dure six à sept heures, pendant lequel temps il faut moudre une grande caisse qui contient environ huit test, soit huit chaudières ; et, lorsque la marée est remontée à la hauteur de l'eau qui est dedans, on ne peut plus moudre, on ouvre à nouveau l'écluse et la grande tranchée se remplit pendant six heures que la marée monte, mais l'on choisit de préférence pour moudre le temps où la lune prend ses quartiers, où l'eau est plus haute qu'ordinairement, et plus encore le temps où elle entre dans son plein, que l'on nomme *spring*.

Alors, l'eau atteint sa plus grande hauteur, on moud quatre jours avant et quatre jours après le renouvellement du quartier, ce qui fait huit jours, et pendant ce temps, l'on fait trente barriques de sucre, que nous faisons à peine en vingt-cinq jours à Beekhuizen.

Une journée ordinaire

Le matin, nous avons deux tasses de café avec quantité de lait à cinq heures et demie. L'un va au terrain ordinairement avec M. Bouffarez, pendant que l'autre a la

garde à la maison. À neuf heures nous sommes de retour, nous nous changeons, faisons notre rapport puis à dix heures, dix heures et demie, nous déjeunons. Ensuite, l'on va se reposer ou s'occuper jusqu'à trois heures à trois heures et demie et nous retournons de nouveau au terrain.

Lorsque les eaux sont hautes et qu'on ne travaille pas dans les tranchées, nous faisons notre tour avec M. Bouffarez dans une coriale soit liquette faite d'un tronc d'arbre. Comme elle est ronde, il faut avoir soin de ne pas trop bouger, sans cela on tomberait facilement à l'eau en la faisant tourner. Nous la laissons au dernier endroit où nous avons à faire et nous allons chasser.

À sept heures, nous dînons et nous restons jusqu'à huit heures et demie à causer, lorsque nous n'avons pas d'occupations. Ensuite chacun se retire.

La régularité la plus parfaite règne partout ici, les pièces sont partagées également, toutes sont parallèles à la grande tranchée. Il y a des ponts sur chaque fossé de façon que lorsqu'il n'est pas tombé de pluie, on peut faire le tour du terrain sans se mouiller.

Quoique les nègres ne soient pas, à beaucoup près, aussi forts et beaux qu'à Beekhuizen et qu'il y ait environ trente de moins, cependant l'on fait ici cent barriques de plus que là [...]. M. Bouffarez pourvoit à leurs besoins et ils ont abondamment à manger. Il est obligé d'être beaucoup plus sévère que dans d'autres [plantations], les nègres étant beaucoup plus méchants. Il y en a deux ou trois à la chaîne, d'autres qui ont de larges planches au col, ou des colliers de fer avec des flèches, comme l'on met aux oies et aux poules qui vont dans les champs des voisins.

Désagréments de la vie sous les Tropiques

Je ne vous ai pas parlé de ma chambre !... Elle est plus misérable qu'à Beekhuizen. Je n'y ai trouvé ni verre, ni aucune utilité dont je pus me servir, une table cassée et une chaise aussi. J'ai refait la table, mais pour la chaise, ayant demandé une à M. Bouffarez et voyant qu'il ne se pressait pas trop, que cependant je devais écrire, il m'a fallu en acheter une.

J'ai eu un grand sujet de peine les premiers jours. On ne m'avait pas averti qu'il y avait des poux de bois dans cette chambre, de sorte que j'ai eu le chagrin de voir, un matin, lorsque j'ouvris ma malle pour arranger mes effets, les effets qui étaient au fond réduits à des débris de fils. Quoique la perte ne soit pas grande, elle est considérable pour moi, mais heureusement que je m'en suis aperçu avant que le dégât fût plus grand. Dans une nuit, ces maudits animaux ont mangé mon matelas que j'avais mis par terre et le lendemain, en voulant le lever, il ne m'est resté dans mes mains que la toile de dessus et deux ou trois poignées de crin... C'est assez vous dire combien ils sont dangereux. Je le dis à M. Bouffarez, qui eut la complaisance de venir lui-même mettre un peu d'arsenic aux places où ils étaient et depuis lors je n'en ai plus aperçus. J'ai eu grand soin de mettre mes coffres sur des bouteilles, espérant qu'ils ne grimperont pas sur du verre. Tous les soirs [...] j'ai aussi la visite de fourmis qui remplissent ma chambre pendant une demie heure, la nettoyant de tout insecte mort ou qu'elles peuvent attraper, et me quittant en me laissant aux jambes des marques de leur amitié, si je ne leur cède pas poliment la place. J'ai encore des petites grenouilles qui font des sauts étonnants et courent le long des parois, viennent dans mon hamac et dans les manches de mes habits, mais par contre je n'ai pas de moustiques. Il y a aussi une maudite espèce d'insecte

appelée mille-pieds, qui sont gros comme le doigt et blancs ; ils vont dans les souliers, dans les habits, et, pour peu qu'on les presse, ils font une piqûre qui occasionne la fièvre. Jusqu'ici j'ai eu le bonheur de les éviter.

« Je ne vous ai pas parlé de la saison depuis ma dernière lettre »

Depuis le mois de mai, c'était la saison des pluies ; elles ont commencé petit à petit en avril, mais tout le mois de mai et partie de juin, elles ont tombé d'une force !... Absolument comme si l'on jetait des seaux d'eau sur une écumoire à gros trous bien près les uns des autres.

Une seille comme celle dont on se sert dans les caves chez nous était remplie en moins d'une minute. C'est le temps où l'on plante les cannes à sucre autant que l'on peut et M. Brink m'envoya pendant neuf jours de suite au terrain où j'allais à cinq heures et demie du matin et ne revenait qu'après six heures et demie – sept heures. On m'y envoyait mon manger qui n'était que de l'eau et il ne fallait pas songer à s'asseoir. Ce temps m'a paru plus pénible s'il est possible que celui où j'ai passé tant de nuits blanches.

Depuis le milieu de juin, nous avons eu du beau temps ; la pluie ne tombait à la fin qu'une partie de l'après-midi, puis une heure de temps, enfin une ondée de quelques minutes accompagnée d'éclairs et de tonnerre.

Nous sommes actuellement dans le temps de la grande sécheresse, cependant il pleut un peu chaque après-midi. La chaleur de dix heures à quatre heures est d'une force ! Surtout de douze heures à trois heures : elle pique comme des épingles, aussi nous l'évitons et nous tenons bien à l'ombre. Sur le soir, nous avons un fort vent d'est qui dure toute la nuit jusqu'au matin [...] et qui est très agréable, à cause de sa fraîcheur, mais les nègres ne l'aiment pas ; ils disent que ce froid les tue, qui est leur expression pour tous leurs besoins, tels que la soif me tue, la faim me tue, le sommeil me tue [...], et cependant je le trouve bien agréable. J'ai aussi un vrai plaisir de le respirer lorsque le jour paraît et de jouir de cette fraîcheur.

(Les notes de bas de page ne sont pas reproduites ici)